

## L'avenir, au féminin pluriel!

*The game of life has changed in Quebec. Women want to share power and responsibilities, to rediscover the meaning of love, and to experience it with a renewed mentality. The Eighties will allow them to be winners, as long as the SHE factor stays "alive" in the ME generation. Education can and must help women to fulfill these expectations.*

J'ai longtemps médité, à la recherche d'un titre approprié aux réflexions accumulées sur le thème proposé. Ce titre a finalement surgi, pour condenser mon point de vue sur "l'image et le rôle de la femme: éducation d'hier, d'aujourd'hui, de demain. Comme un cri existentiel, il a retenti en réponses aux mille et une revendications des féministes. Comme un soupir de soulagement, il a jailli du désarroi de nos existences, en quête d'un monde où elles peuvent s'affirmer. Et par le fait-même, il ne s'est pas envolé au gré des vents. Il s'est logé dans les cadres des deux contraintes qui le canalisent et en modulent l'intensité, à savoir: que la vision de ce monde ne soit pas anachronique et qu'elle ne nous déracine pas de notre histoire.

C'est en tenant compte de ces deux pré-requis situationnels que je me permets de livrer mes impressions, ceux d'UNE FEMME, parmi tant d'autres, AU CARREFOUR . . . de la post-industrialisation. C'est également la raison pour laquelle j'adopte une approche et une attitude existentielles. Non seulement j'en suis une adepte fervente, mais réactionnaire aussi; puisqu'à l'encontre des existentialismes athés, individualistes ou de masse (communisme), je considère Dieu comme centre de toute existence et de toute liberté. Amour, Dieu est! En tant que tel, Il est toujours *la* Personne en relation . . . d'amour avec les "existants" qui gravitent plus ou moins près de lui, selon leur degré de liberté et d'amour. Or, que recherchons-nous, à travers nos interminables luttes, si ce n'est l'affirmation de notre personne, par la conquête de cette liberté et par l'expression de cet amour?

Je me propose donc de partir de notre situation actuelle, d'imaginer ce que nous pourrions être ou ne pas être (!) durant cette décennie de l'intériorité, puis de regarder rétrospectivement.

En fait, tout engagement expérientiel n'est-il pas un itinéraire du vécu personnel qui se déroule dans un espace déterminé (physique ou social) et dans un intervalle temporel donné? Ainsi, toute action engagée est "située"; toute praxis (féministe entre autres) ne peut guère se séparer de son histoire. Voilà pourquoi, si elle veut mieux comprendre sa situation actuelle, la revitaliser et s'y engager pleinement, la Québécoise est nécessairement appelée à choisir ses repères dans l'histoire même. Mais comment retrouver le passé, si ce n'est à travers son vécu présent? Comment vivre ce présent, si ce n'est en profilant l'avenir?

Telles sont nos conditions pré-requises à une vision saine d'un *Paradis à Retrouver*. Il ne nous reste plus qu'à y cheminer avec foi, pleines d'ardeur et d'espoir . . . en "accompagnant" les jeunes de la "ME generation" sur le sentier de 1980.

*Après le paradis perdu, (au cas où une 3e guerre mondiale ne pulvérise pas notre planète).*

Le Québec vit présentement une période de transition durant laquelle les anciens et les nouveaux modèles socio-culturels coexistent, le temps de s'antagoniser! En moins de vingt ans, la révolution tranquille lui a permis de rompre avec la culture traditionnelle et de s'installer de plein-pied dans une civilisation post-industrielle. Les signes précurseurs d'un mode de vie nouvelle et d'une société renouvelée en sillonnent déjà les horizons. En attendant qu'un nouveau rapport de classes supplante la logique du capital, son système social se réajuste sporadiquement. La confrontation des "Lisettes" et des "Yvettes", en est (entre autres) un exemple frappant.

La production accélérée des biens de consommation et l'extension du temps libre, ont facilité le passage des concentrations de la force productive québécoise vers des activités tertiaires-quaternaires et de loisir. L'industrialisation a ainsi conditionné la formation adéquate d'une main-d'oeuvre qualifiée pour produire (non seulement consommer) des modèles culturels. La femme y a été invitée en conséquence. Elle a répondu à l'appel du marché du travail, pour en satisfaire certains besoins. Est-ce à dire qu'elle s'exprime pour autant, ou qu'elle abandonne ses responsabilités familiales?

A la jonction de deux types sociétaux, le Québec présente aujourd'hui les caractères d'une société post-industrielle, tout en restant dans une situation de dépendance politico-économique.<sup>1</sup> A son instar, la femme québécoise s'est vite réveillée "émancipée", sans avoir pleinement pris conscience de son processus de libération. Projetée vers le pouvoir économique et le savoir rationnel ou le savoir-faire technologique, elle a presque délaissé son savoir-être culturel. D'ailleurs son éducation, même permanente, ne l'y a guère préparée.

Or, pour s'orienter dans le sens d'une éducation permanente et accéder à une démocratisation culturelle, il faut non seulement faire participer tout le

monde à la création des modèles culturels par une instruction poussée, mais leur faire d'abord l'apprentissage à l'autonomie et à la responsabilité critique. Est-ce le cas?

Nous vivons dans un contexte socio-culturel cerné par les interférences d'un existentialisme empirique, d'un essentialisme traditionnel et d'un réactionnisme marginal. Résultant du drame complexe de leur opposition, un tel climat pousse l'homme et la femme à prendre leur élan sur leur propre existence. Qu'ils le veuillent ou non, ils la font vibrer au maximum. Par peur du néant qui les menacent ou des innovations qui les assaillent, ils s'éprouvent existants, pour reprendre confiance et sécurité, pour réclamer à l'Existence l'élimination des spectres angoissants et meurtriers de la Connaissance, de la Science et de la Technologie contemporaines. Ce sentiment de l'absurde, celui que l'Europe d'après-guerres a vécu, déferle sur nous, comme une marée montante et envahit nos consciences. Cet écoëurement que Sartre avait dénoncé au début du siècle imprègne, comme une nausée, la plus intime de nos existences. Les terrifiantes découvertes scientifiques, les bouleversements imprévisibles et poignants de la politique et de l'économie internationales, les détournements et les assassinats . . . le monde en péril qui craque de toutes parts . . ., tout ceci atteint nos abris les plus sûrs.

Au centre de l'indéfiniment grand des espaces interplanétaires et de l'indéfiniment petit des masses électroniques, le Québécois est rejoint par sa compatriote. Chacun s'interroge alors sur la signification de l'existence qui lui a été donnée et sur la place qu'il occupe, face à l'Absolu. Vertige et désarroi ne tardent pas à les noyer dans leurs flots. Essoufflés par cette incohérence existentielle, ils recourent à la logique stable d'un essentialisme religieux. Blasés des essences impuissantes, ils s'embourbent à nouveau dans un existentialisme limitatif. Happés hors du temps (par une soumission aveugle à la transcendance divine) ou écrasés dans le temps (par les tourbillons contradictoires de l'immanence existentielle), ils s'abandonnent à un immobilisme qui les empêche souvent d'intervenir ou réagissent marginalement au sein d'une sous-culture orientée contre l'un ou l'autre de ces pôles. Toutefois, Dieu est Amour et l'être humain une personne libre! Par cette logique renouvelée, l'homme et la femme peuvent se "situer" dans le présent, se mettre "en relation" . . ., collaborer et régler les problèmes d'aujourd'hui avec des solutions d'aujourd'hui: synchroniser la pensée et l'action. C'est alors que *la Femme* peut réaliser qu'elle a son mot à dire, dans le dialogue amorcé entre l'Homme et son environnement. C'est dans un tel climat que doit se dérouler le processus de sa libération. Officiellement entamé depuis près d'un siècle, ce mouvement connaît son apogée à l'heure présente. Il lui reste à redéfinir le sens d'une vie basée sur *l'amour*.

Oui, les revendications innombrables des féministes ont fini par rejoindre un bon nombre d'oreilles attentives. Plus spécifiquement, la femme québécoise s'est engagée dans la recherche de sa double identité: en tant que femme, d'abord; en tant que femme du Québec, ensuite. Dès lors, la domination histori-

que de la culture mâle s'est ébranlée. Aujourd'hui, les "opprimées" s'appliquent à rejeter massivement les lourdes charges auxquelles elles se soumettaient, hier, avec résignation. Aujourd'hui, elles veulent renouveler cette image défraîchie d'une femme passive, satisfaite des horizons de sa cuisine et de son ménage. Elles veulent faire reluire, à leur manière, l'image de la maternité, seule responsabilité qui suffisait à les rendre heureuses dans leur vie familiale d'antan. Elles réclament "le droit d'exister pour elle(s)-même(s) et pas seulement pour l'enfant, pour l'homme, pour le foyer ou pour la société."<sup>2</sup> Elles décident de dépasser le stéréotype "jeunesse-beauté-élégance" et de donner un sens nouveau à leur vie.

Une "conversion" culturelle est donc en train de s'opérer au Québec: le facteur féminin se réveille de sa léthargie forcée, secoue le joug traditionnel de l'exploitation ou de l'aliénation et s'infiltré dans tous les secteurs de la vie sociale. De décoratif, il passe à l'action. Faites vos jeux Québécoises! Les dés sont lancés sur la roulette des années '80. A la suite des pionnières, engagez-vous dans la "révolution culturelle qui transforme totalement les problèmes de la maternité, de la conjugalité, de la famille, afin de les accorder aux exigences nouvelles de la personnalité, non seulement féminine mais aussi masculine dans la société post-industrielle"<sup>3</sup>.

Atout majeur durant les campagnes électorales (pour conquérir les électeurs), les femmes acquièrent aussi un poids dans le vote (environ 50%): la collectivité politique s'en occupe en conséquence. Arme dans les mains des producteurs pour conquérir les consommateurs, elles délaissent l'inactivité décorative au profit d'une autonomie consciente et responsable que la collectivité industrielle ne peut plus ignorer. La collectivité économique s'y intéresse également: en plus d'être des consommatrices nées, les Québécoises constituent une bonne proportion de la force productive de notre société. Ces trois centres névralgiques de la vie d'un peuple étant assurés, il ne reste plus qu'à miser sur la dimension énergétique.

Or, la bonne volonté et la persévérance des femmes du Québec n'ont plus à faire leurs preuves. Il est déjà établi qu'elles sont capables d'endurer . . . pour une bonne cause! Aussi fait-on miroiter la liberté et l'amour, au bout du tunnel du "deuxième sexe". Autour de ces deux axes vitaux qui assurent le bien-être de tout *sujet personnel* (*son droit à l'autonomie et son droit aux relations interpersonnelles*), se tissent des intrigues aux multiples facettes. Comment les affronter et en sortir triomphantes? En délaissant les compromis; en optant pour des choix conscients et assumables; en se serrant les coudes; en dialoguant mutuellement; en dépassant notre conscience malheureuse (d'opprimées ou d'exploitées); en cultivant le sens de la liberté et le sens du travail (qui font de nous des sujets personnels, en communication avec les autres et avec le monde); en étant nous-mêmes (sans parti-pris, ni préjugés, ni tabous); en nous respectant et en respectant chacun des autres . . ., en rejetant toute chaîne qui nous asservit et en espérant!

Alors nous pourrions dire, après Marx: femmes du monde entier, identifiez-vous, affirmez-vous, exprimez-vous, unissez-vous! L'avenir est entre vos douces mains . . .

Nous voilà donc au coeur de notre inquiétude existentielle, à la recherche de notre authenticité. Que reste-t-il . . . de nos tourments? Une poignée de droits à acquérir (les droits à l'actualisation de soi, au travail comme au loisir) et . . . quelques devoirs à assumer (des devoirs rattachés à l'expression personnelle, à la vie familiale et conjugale, aux engagements communautaires et socio-politiques). Bref, la découverte de cette notion de personne telle qu'elle surgit des profondeurs de l'histoire et conditionne la survie de toute démocratie. Encore faut-il que notre éducation nous y prépare!

Autrement dit, la démocratie réclame le travail et la participation, de tous et de chacun, au bien-être social. Néanmoins, sans conscience de soi la désaliénation individuelle est impensable. La société demeurera alors à l'état de masse. Le règne du plus fort continuera à tyranniser et la primauté de l'homme à étouffer la dignité de la femme. "Or, tant que chaque citoyen n'entre pas à dignité égale dans la société, la démocratie ne saurait apparaître."<sup>4</sup> Il était donc temps que les femmes du Québec se réveillent de leur torpeur et de leur aliénation. Il n'en reste pas moins que *ce réveil politique n'est pas encore doublé par un éveil personnel*. C'est ce à quoi la femme québécoise doit s'appliquer dorénavant.

"Être ou ne pas être," se demandait Shakespeare, en interrogeant l'existence. Être un sujet personnel ou un objet indéfini, nous demanderons-nous en interrogeant les existants. Que sera donc la femme, à l'orée du XXI<sup>e</sup> siècle? Plus précisément que réservent les années '80 à la femme québécoise?

*L'allée à parcourir, (lorsqu'une femme est pleine d'espoir et animée d'une foi contre toute épreuve).*

Nous voilà rendues à la croisée des sentiers battus. Quel chemin suivre . . . pour rejoindre demain, cet avenir si proche que nous forgeons aujourd'hui?

Trois possibilités de réponses se présentent et sollicitent respectivement notre attention.

*Une première perspective*, celle de la futurologie, pourrait être abordée. Prédire l'avenir du Québec, à la Toffler par exemple, et "lire l'aventure" du sexe faible au sein des remous politico-économiques qui le ballotent.

Cette approche, je l'écarte de prime abord. Malgré (ou peut-être à cause de . . .) son aspect attrayant, elle me laisse sceptique; elle m'inquiète également. Il est vrai que les "diseurs de bonne aventure" se technicisent de nos jours et font même fortune. Toutefois, il n'est pas moins vrai que leur crédibilité est proportionnelle à la crédulité de ceux qu'ils rejoignent . . . Peut-on abuser du public

d'aujourd'hui? Qui voudrait encore revivre le drame de ces femmes qui ne savaient plus comment rejoindre leur raison de vivre?

Bref, le branle-bas futuriste risque de nous laisser plus démunies qu'avant. Car, *la femme*, sujet personnel, ne connaît pas encore tous ses atouts et *les femmes* ne l'aident pas souvent à en explorer la teneur et la portée. Aussi devons-nous organiser nos programmes de formation et de perfectionnement en tenant compte de la condition féminine au Québec et des changements survenus lors des mutations socio-culturelles. Il faut, nous semble-t-il, nous préoccuper de l'expression de son autonomie et de son engagement socio-politique tout autant (si ce n'est plus) que des problèmes d'avortement, de garderie ou de salaire égal.

*Un deuxième cheminement* à adopter pourrait être celui qui suit le cours normal de l'histoire. Identifier, par exemple, des femmes célèbres dans la vie du peuple québécois; retracer au fil des temps les coordonnées socio-culturelles qu'elles avaient marquées de leur empreinte et en décrire les conditions situationnelles. Prévoir ensuite, par recours à un groupe social de référence et par extrapolation, l'image et le rôle de la Québécoise, dans les années à venir et préparer, en conséquence, les adolescentes d'aujourd'hui par une éducation adéquate.

Cette démarche, je tiens justement à l'éviter! Non pas pour me dérober à l'histoire, mais pour en tirer des leçons efficaces! Non pas pour fuir la méthode prévisionnelle, mais pour l'animer!

Sans doute un bilan historique des réformes socio-éducatives survenues au Québec est une entreprise fiable et féconde pour des prévisions ultérieures concernant le rôle de la femme. Sans doute la rigueur scientifique est-elle une nécessité pour un esprit en quête d'intelligibilité des phénomènes qui s'engendrent. Néanmoins, le général n'a de sens pour nous que dans la mesure où il rejoint chaque Québécoise, dans toute la richesse de sa singularité.

Or, la femme exerce actuellement trois rôles à temps plein: familial, professionnel et ménager! "Lorsque les deux conjoints travaillent à l'extérieur du foyer, nous pourrions nous attendre à un partage égal du soin des enfants et des tâches domestiques( . . .); lorsque l'homme décide d'aider sa conjointe, il choisira une tâche plus "noble", celle du soin des enfants plutôt que les tâches domestiques".<sup>5</sup> Le partage équitable des rôles est donc loin d'être réalisé et les contenus de formation de nos programmes éducatifs ne s'y sont pas fortement pliés! Si le fléau féminin envahit actuellement le marché du travail, c'est plus par nécessité économique que comme moyen d'expression de soi. L'exode de la main-d'œuvre masculine vers des "jobs" plus valorisants et le coût de la vie forcent la Québécoise d'aujourd'hui à travailler plutôt qu'à "choisir" sa profession. La Québécoise est dès lors interpellée à assumer sa condition féminine, non plus à la subir ou à s'y résigner!

Mieux éduquée ou plus consciente de son identité et de sa valeur personnelles, la femme de demain est susceptible d'exiger, non seulement d'accepter. Égales à leur confrères, les Québécoises doivent ainsi rejeter leur image de citoyennes de deuxième classe dans les divers rôles de subalternes qu'elles assumaient. "C'est donc à tous les niveaux, pour toutes les étapes de leur vie, et en correspondance avec leurs besoins personnels, sociaux et professionnels que l'on doit assurer aux femmes l'accès aux études offertes à l'ensemble de la population".<sup>6</sup>

Toutefois, dans cette jungle de compétition où la loi du plus fort domine encore, au sein de cette marée d'exploitation où règne la relation de dépendance, les devoirs de la femme continuent à l'emporter sur ses droits, la Québécoise reste asservie "par une idéologie qui est transmise de génération en génération et intériorisée dès le plus jeune âge par chacun et chacune d'entre nous".<sup>7</sup> Souvent considérée comme un objet accessoire à la vie sociale, l'image qu'elle reflète demeure essentiellement celle d'une épouse fidèle, dépendante et soumise ou d'une mère vaillante, sujette au sacrifice et à l'abnégation. Ce rôle socio-culturel traditionnel, l'école et les médias persistent à en faciliter la diffusion. Manuels scolaires et discours publicitaires regorgent encore des stéréotypes de rôles féminins et masculins. "Ces résultats ne nous surprennent guère si nous considérons les modèles de domination masculine qui sont véhiculés par l'intermédiaire des manuels scolaires".<sup>8</sup>

Quand et comment nous a-t-on enseigné la maîtrise de soi, la confiance en soi, l'agressivité d'autonomie, l'initiative à la recherche, l'audace de l'expression personnelle, le travail comme moyen d'expression de soi, le loisir comme valeur de renouvellement culturel? N'est-ce pas là autant d'attributs qualifiés de masculins pour empêcher la femme de s'affirmer en tant que sujet personnel, bloquant par le fait même son accession aux professions encore convoitées par l'homme (sujet social par excellence)? Les détails de ces leçons, l'histoire ne les analyse pas et la sociologie ne les critique pas. L'historien ou le sociologue(!) ne les interprètent pas . . . , les femmes les revendiquent.

J'ai donc voulu, par *une troisième option*, partir de ce vécu (organisé à l'affût de demain) et explorer le concret existentiel de nos projets. Essayant de cerner le phénomène féminin québécois en vue de tenter une esquisse prospective, j'ai été amenée à regarder à contre-courant de l'histoire. Que m'a montré le rétroviseur?

La société québécoise réorganisée par un mouvement irréversible en tenant compte du facteur féminin. Le Québec imprégné, dans les divers secteurs de son marché du travail et de loisir, par les traits nouveaux de la condition féminine. "On peut déjà faire correspondre au processus actuel de développement post-industriel, un nouveau type de revendications et d'aspirations féminines".<sup>9</sup> Mais la Québécoise reste exploitée, si ce n'est aliénée; car ces nouvelles valeurs (d'expression autonome de soi, ou d'engagement socio-politique), encore mal définies,

en reflètent une image floue que notre action éducative ne s'enhardit pas de préciser. Devenue objet de luxe, elle ne s'est pas définie en tant que femme d'abord, ni en tant que Québécoise ensuite. Elle ne s'est pas affermie, face à son partenaire masculin. Elle a gagné du terrain: elle est rendue jusqu'à l'enseignement supérieur et aux professions libérales les mieux rétribuées, mais en ayant fort peu de choix à entreprendre (contingemment biaisé à tous les niveaux d'enseignement) ou en s'affichant derrière un "masque" masculin. "Ce personnage ne fait rien, il est là, il est décor( . . . ). Lorsque le personnage féminin se livre à une activité, c'est le divertissement qui est le plus fréquent( . . . ); le déclin des activités traditionnelles de la femme au foyer se serait produit beaucoup moins en faveur de la participation professionnelle ou socio-politique qu'en faveur des activités de loisir distractif ou d'un état d'inactivité décorative".<sup>10</sup> L'éducation aux adultes et le recyclage professionnel qui lui sont "accordés" ne lui assurent pas grand nombre de caractéristiques que la Québécoise d'autrefois pourrait lui envier.

En fait, en arrière-plan, nous apercevons cette dernière, toute dévouée, assumer des "services communautaires": religieuse, ménagère, infirmière, secrétaire ou institutrice . . . Son éducation l'y préparait et son instruction l'en imprégnait. Car, "en résumé, nous pouvons dire qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la population féminine francophone du Québec, désireuse de poursuivre ses études après le niveau primaire, se trouve devant ces possibilités: l'École Normale, l'Institut familial ou les classes supérieures du primaire".<sup>11</sup> Ces types d'éducation donnaient à la femme des rôles reflétant essentiellement son image de mère et d'épouse. "Toute expérience féminine est vécue par le prisme de la maternité qui constitue tout à la fois un travail, une participation sociale, une forme d'humanisme et la seule expression permise de soi".<sup>12</sup> Qu'a-t-elle acquis entre temps, si ce n'est le droit d'entreprendre les mêmes occupations mais avec une préparation de niveau universitaire, alors que "les hommes ont pu jouir bien avant les Québécoises de l'enseignement supérieur. De par sa fonction, il lui "appartenait de façonner l'élite de la société et de dispenser le haut savoir et les directives sociales".<sup>13</sup>

Docile et courageuse, elle vaquait à ses occupations quotidiennes avec patience et persévérance. Digne de toute admiration, elle restait manipulée par son père, son mari ou le curé de sa paroisse, à qui elle avait juré obéissance aveugle. Révoltée et vindicative, elle se syndicalise aujourd'hui pour arracher des bribes qui lui reviennent de droit, ou blasée et inactive elle se berne d'illusions clandestinement persuasives!

*Par où j'aurais pu commencer (pour aborder l'émergence du facteur féminin, au crépuscule du XX<sup>e</sup> siècle)*

Dans ce contexte d'industrialisation avancée où se situe le Québec, dans ce climat existentialiste qui baigne les Québécois, le changement de la condition féminine n'est plus un vœu pieux. Il s'est installé dans le domaine des faits.

Néanmoins, le sujet féminin a encore beaucoup de retards à rattraper, ne serait-ce que pour réduire les inégalités qu'il accuse face à son compatriote masculin. Un mouvement de conscientisation massive s'impose: la femme d'aujourd'hui, prenant conscience d'elle-même en termes de sujet personnel est appelée à s'affirmer en tant que telle (au même titre que l'homme) et à amener son partenaire masculin à la considérer en conséquence. Pour ce faire, une éducation socio-morale appropriée (complétant le processus de démocratisation de l'enseignement) doit lui fournir les outils nécessaires à une prise en charge de ses apprentissages et au développement de sa personne. Cette pédagogie nouvelle de la libération, fondée sur une morale renouvelée de la responsabilité et de l'amour, peut aider les Québécoises des années '80 à envisager sainement le problème de l'amour et à en acquérir une connaissance expérientielle.

Les jeux de la vie ont changé et la décennie nous assurera victoire dans la mesure où notre intrusion dans l'économie du pays ne signifie pas uniquement une autonomie financière plus marquée, mais aussi une redéfinition du sens de la vie (personnelle ou sociale) à la lumière d'un amour partagé.

## **Conclusion**

Suis-je partielle ou partiale dans ma perspective? Que le lecteur en juge! Les statistiques parlent d'elles-mêmes. Consultez-les! Celles du marché du travail et celles de notre système éducatif l'attestent! La femme d'hier et d'aujourd'hui a reçu une éducation qui en encadrait l'image et en limitait le rôle. Les Québécoises de demain veulent le pouvoir qui accompagne les responsabilités assumées et la capacité de répondre aux questions d'une vie dont elles détiennent dorénavant les rennes.

## **REFERENCES**

- <sup>1</sup>Rioux, M. *Essai de sociologie critique*. Editions H.M.H., 1978.
- <sup>2</sup>Carisse, C., Dumazedier, J. *Les femmes innovatrices*. Editions du Seuil, 1975, p. 46.
- <sup>3</sup>Carisse/Dumazedier, p. 65.
- <sup>4</sup>Habachi, R. *Une philosophie pour notre temps*. Editions du Cénacle, 1961, p. 121.
- <sup>5</sup>Lessard, C., & Collaborateurs. *Les enseignantes et enseignants du Québec*. Service de la recherche du M.E.Q., Vol. 3, 1979, pp. 106, 109.
- <sup>6</sup>*L'accès à l'éducation pour les femmes du Québec. Mémoire du Conseil du statut de la femme, éditeur officiel du Québec, novembre 1977, p. 2.*
- <sup>7</sup>Dunnigan, L. *Analyse des stéréotypes masculins et féminins dans les manuels scolaires au Québec*. CSF, septembre 1976, p. 1.

Hyat Mirza

<sup>8</sup>Lessard et collaborateurs, p. 111.

<sup>9</sup>Carisse/Dumazedier, p. 70.

<sup>10</sup> Carisse/Dumazedier, p. 221, 222.

<sup>11</sup>*Etude comparative des orientations universitaires des femmes à l'université de Montréal en 1949-50 et en 1974-75.* Séminaire de maîtrise es-arts de Constance Leduc, document inédit, mai 1976, p. 19.

<sup>12</sup>Carisse/Dumazedier, p. 40.

<sup>13</sup>Leduc, C. p. 23.

